CRITIQUE, théâtre musical. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 21 février 2026. « La Chambre d'échos » (sur des Arias de Haendel, Vivaldi, Porpora…). Julie Roset (soprano), Adèle Charvet (mezzo), Eddy Garaudel (MeS), Le Concert de la Loge, Julien Chauvin (direction)

L'Opéra Grand Avignon ne cesse de combler son public. En cette fin février, la maison provençale offrait à ses chanceux spectateurs une nouvelle preuve de son éclectisme et de son exigence artistique. Après avoir récemment exploré les « *Grands Mythes* » (*tels que* Prométhée) ou la comédie musicale (*Company* de Stephen Sondheim), c'est à un voyage onirique et sensible que nous étions conviés avec *La Chambre d'échos*, un spectacle aussi raffiné qu'envoûtant. Une fois de plus, le travail formidable de son très actif directeur, Frédéric Roels, porte ses fruits et fait souffler sur Avignon un vent de création

audacieuse et de diversité, tout en confirmant son rôle de découvreur de talents.

Pour ce projet aussi poétique qu'ambitieux, la direction avait vu les choses en grand en faisant appel au jeune et talentueux metteur en scène **Eddy Garaudel**, aux deux superbes chanteuses lyriques que sont **Julie Roset** et **Adèle Charvet**, et – moins de dix jours après le triomphe retentissant de *Médée* de Cherubini au Théâtre des Champs-Élysées – au fabuleux ***Concert de la Loge*** dirigé par son chef **Julien Chauvin**. Loin des fureurs tragiques de la magicienne antique, c'est dans l'intimité feutrée et les mystères de la forêt que les musiciens nous ont cette fois guidés, avec la même grâce souveraine cependant ! Que ce soit dans **Vivaldi** ou **Haendel, Porpora** ou **Rameau** (auxquels sont empruntés airs, duos et ouvertures), la clarté de la texture orchestrale, la richesse des couleurs et la respiration infinie que Chauvin insuffle à ses troupes nous enveloppent. On est frappé par cette énergie coutumière, toujours renouvelée, qui fait de chaque intervention du Concert de la Loge un moment de grâce absolue. L'orchestre, sur instruments anciens, dialogue avec une transparence idéale, créant à chaque fois un écrin sonore d'une délicatesse infinie pour les voix.

Et quelles voix ! La soirée fut placée sous le signe d'une alchimie parfaite entre deux talents aussi lumineux que complémentaires. La soprano avignonnaise **Julie Roset**, de retour dans sa ville natale (le jour de son anniversaire qui plus est !…), a littéralement habité l'espace de sa présence éthérée. Révélation aux Victoires de la musique classique 2025, la jeune artiste a déployé un timbre d'une pureté cristalline, d'une agilité confondante, pour des airs de Haendel ou de Vivaldi qui semblaient écrits pour elle. Sa ligne de chant, aérienne et parfaitement maîtrisée, a su capter l'essence même de ces héroïnes baroques, entre mélancolie et extase. Face à elle, la mezzo-soprano

montpelliéraine **Adèle Charvet** a confirmé, s'il en était besoin, qu'elle est l'une des plus fascinantes interprètes de sa génération. La chaleur de son timbre, sa diction incisive et la profondeur de son engagement scénique ont offert une magnifique incarnation, tour à tour ombre complice ou écho rêveur de sa partenaire. Leurs voix, dans les duos, se mêlent et se répondent avec une évidence confondante, tissant une toile sonore d'une beauté à couper le souffle.

Mais la magie de *La Chambre d'échos* doit aussi beaucoup à l'écrin visuel imaginé par **Eddy Garaudel**. Après des réalisations saluées un peu partout, de Nancy à Bordeaux, Garaudel confirme ici un sens aigu de l'espace et de la suggestion. Sa mise en scène, épurée et profondément poétique, transforme la scène en un clair-obscur mystérieux. Avec sa complice **Margaux Moulin** aux décors et costumes, et **Georgia Tavares** aux lumières, il crée une forêt imaginaire, faite de jeux d'ombres et de lumières mouvantes, où chaque feuille semble vibrer au son de la musique. La « *Chambre d'échos* » devient alors un lieu intemporel, une chambre d'âme où les résonances musicales rebondissent sur les troncs imaginés, créant une déambulation dramaturgique aussi fluide que captivante. Le public, littéralement suspendu à cette harmonie parfaite entre le son, la lumière et le geste, a longuement acclamé les artistes à l'issue d'une représentation qui restera comme l'un des joyaux de la saison… encore riche de découvertes et de surprises en tout genre d'ici juin !…

CRITIQUE, théâtre musical. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 21 février 2026. « La Chambre d'échos » (sur des Arias de Haendel, Vivaldi, Porpora…). Julie Roset (soprano), Adèle Charvet (mezzo), Eddy Garaudel (MeS), Le Concert de la Loge, Julien Chauvin (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 18 février 2024. HAYDN : La Création. J. Roset, J. Hacker, S. Car… Kevin Barz / Marta Gardolińska.

Imaginer une mise en scène de *La Création* de Josef Haydn, en alliant le récit biblique à des inventions scientifiques avérées : voilà le défi que l'Opéra National de Lorraine a confié au metteur en scène Kevin Barz. Ce projet ambitieux qui introduit, dans un décor entièrement composé d'écrans LED, un androïde à la pointe des recherches actuelles – est ici retransmis via le Métavers.



Les tentatives d'introduire dans une œuvre musicale et scénique des technologies de pointe ne sont pas nouvelles. En 2012, au Théâtre du Châtelet, Hatsune Miku, personnage virtuel issu d'un logiciel de synthèse vocale, a chanté dans un opéra *The End* de Keiichiro Shibuya. Le compositeur a multiplié les expériences : en 2018, dans son nouvel opus intitulé *Scary Beauty*, un androïde doté d'une intelligence artificielle a dirigé un orchestre… et chanté ! En 2022, à Dubaï et en 2023 à Paris (toujours au Théâtre du Châtelet), il a créé *Mirror,* un « androïde-opéra » dans lequel des chants de moines bouddhistes anciens de 1200 ans, un orchestre symphonique (l'Orchestre Appassionato), et des chants avec les paroles générées spontanément par l'IA de l'androïde ont résonné dans une musique hypnotisante. Les mouvements de ces personnages technologiques étaient certes naturels, mais visiblement réglés selon certains critères, ce qui rendait les spectacles ennuyeux au bout d'un moment.

Dans la production de l'Opéra National de Lorraine, le robot humanoïde n'est pas la finalité, mais apparaît comme la conséquence la plus récente de l'évolution scientifique retracée depuis la Création. En effet, l'enjeu de ce spectacle est, selon le directeur général de l'institution **Matthieu Dussouillez**, d'illustrer « c*omment l'opéra peut s'emparer d'une question contemporaine à travers une œuvre de répertoire* ». Pour ce faire, le metteur en scène **Kevin Barz** « *entreprend de relire l'œuvre à l'aune de nos connaissances scientifiques actuelles sur l'histoire de l'univers* ». Ainsi, sur le gradin de la structure entièrement construite de LED et ouverte vers la salle, est installé le chœur des scientifiques, composé d'Archimède et d'Aristote jusqu'à Stephan Hawking et la climatologue Friederike Otto, en passant par Copernic, Newton, Marie Curie ou Einstein (scénographie et costumes de **Anika Stowasser**). Les murs de la structure sont animés en permanence par des vidéos 3D (**Johannes Wagner**) : on y voit des astres comme le soleil, les étoiles et toute la galaxie, ainsi que la Nature comme des rochers, de la verdure ou encore des éléments liquides ; il y a aussi des micro-organismes, des insectes, des animaux… qui évoluent vers l'Homo neanderthalensis, l'Homo sapiens, puis l'« *Homo digitalis* » pour aboutir à la fin à notre androïde. Des termes comme « gravité », « molécule », « photosynthèse », « biologie », « génétique », ou encore « technologie » s'affichent au début de certaines séquences pour accompagner les sept jours de la Création, sous des lumières souvent changeantes (**Victor Egéa**).

On reconnaît entre le texte et les images une recherche de correspondance. par exemple, sur « *Et la lumière fut* » apparaît l'image d'un immense globe solaire projetant des gerbes de feu; sur « *Soyez féconds* », on voit des œufs fécondés se diviser en cellules qui se multiplient. En revanche, l'immobilité des choristes et l'absence d'action chez les solistes font de cette mise en scène plutôt une « mise en espace », qui se réduit souvent à des déplacements sommaires. Il faudra donc comprendre que le centre d'intérêt

est avant tout la lecture du livret tiré de la Genèse d'un point de vue contemporain.

Parmi les trois solistes, la soprano française **Julie Roset** se distingue pour la clarté du timbre, pour la justesse des propos et pour la projection étonnamment naturelle et droite. Particulièrement appréciée dans le répertoire baroque (elle chante sous la direction de Leonardo Garcia Alarcón, Raphaël Pichon, William Christie, Sébastien Daucé…), elle fait preuve d'une grande classe dans des phrasés gracieux, dans des souffles toujours frais, et ce dans toutes les tessitures. Le ténor **Jonas Hacker**, au timbre clair, et la basse **Sam Carl**, avec une résonance large, ont tous les deux une ampleur qui porte loin, mais chacun a quelques difficultés d'émission et de justesse, en cette première représentation.

La cheffe polonaise **Marta Gardolińska**, cheffe musicale de la maison nancéienne, tire de l'**Orchestre de l'Opéra National de Lorraine** une sonorité aérée proche d'instruments d'époque. L'articulation claire fait ressortir chaque pupitre au moment voulu. Quelques décalages plus ou moins importants sur les fugues entre le plateau et la fosse rentreront certainement dans l'ordre dans les soirées suivantes. Le chœur maison, au début un peu disparate, trouve rapidement une unité qui s'améliore nettement au fil du temps, malgré quelques voix qui vibrent excessivement par rapport à l'ensemble.

On peut assister à chaque représentation de La Création via le Métavers, dans la salle de l'Opéra National de Lorraine virtuellement reconstruite. S'il s'agit d'un formidable outil de vulgarisation de cette œuvre de Haydn en particulier, et de l'opéra et de la musique classique en général, il reste la question de la qualité du son ainsi que de l'émotion procurée en contact direct avec la vibration musicale dans un espace traditionnel de théâtre. Dans cette production, le robot ne remplit qu'un rôle de figurant démonstratif, ne laissant le sentiment que nous sommes encore au stade d'expérimentation. À vrai dire, cet aspect démonstratif ne suscite pas

artistiquement d'enthousiasme particulier… Cependant, l'initiative de l'Opéra National de Lorraine ouvre la voie pour une nouvelle possibilité à l'opéra et c'est cet aspect qu'on loue et félicite.

_____

CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 18 février 2024. HAYDN : La Création. J. Roset, J. Hacker, S. Car… Kevin Barz / Marta Gardolińska. Photos © Simon Gosselin

VIDEO : Teaser de « La Création » de Josef Hayn selon Kevin Barz à l'Opéra National de Lorraine

---

CRITIQUE, Opéra (en version de concert). GENEVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 12 novembre 2023. HAENDEL : Acis and Galatea. J. Roset, M. Milhofer, S. Liljas… Leonardo Garcia Alarcon (direction).

Moins d'une heure après la présentation de la Réouverture (et de la programmation 2024) de La Cité Bleue de Genève par

Leonardo Garcia Alarcon, prévue pour le 9 mars et que dirige le célèbre chef d'orchestre argentin, ce dernier offrait une exécution (en version de concert) d'***Acis et Galatée*** de **Georg Friedrich Haendel** (dans la version ré-orchestrée par Mozart en 1788) au **Bâtiment des Forces Motrices** de Genève, où avait lieu ce double événement.



Quelles que soient ses richesses purement musicales, *Acis and Galatea* (puisque c'est la langue d'origine qui a été ici retenue, au détriment de la version allemande signée par Gottfried van Swieten pour Mozart) continue à occuper une place modeste dans la production lyrique de Haendel. On ignore comment cette *Pastorale* fut représentée du vivant du compositeur, mais il semble évident qu'elle n'appelle pas de manière criante une mise en scène, et donc le choix d'une

simple version concertante est tout à fait judicieux (d'autant, qu'au final, les artistes ne sont pas figés devant des pupitres, mais se déplacent tout autour de l'orchestre… voire bondissent parmi le public dans la salle !). Et même s'il n'a rien de "bucolique", le BFM est l'un des lieux culturels les plus agréables de la Cité de Calvin, et l'on se réjouit qu'il ait été choisi pour présenter cette « pastorale bucolique » tirée des *Métamorphoses* d'Ovide, composée en 1718 par Haendel (Lully avait préalablement mis en musique cette légende en 1686…). L'argument narre les amours de la nymphe Galatée et du berger Acis contrariées par le cyclope Polyphème qui, par jalousie, écrasera mortellement Acis sous un rocher avant que Galatée ne « ressuscite » son amant sous la forme d'un ruisseau.

Et la soirée vaut avant tout pour la frémissante Galatée de **Julie Roset** – qui revient tout juste du Cap où elle a gagné le Premier prix du plus prestigieux Concours de chant au monde : le fameux Concours Operalia ! D'une grâce et d'un charme innés qui émane de sa personne (comme on avait déjà pu le noter il y a tout juste un mois dans *Les Indes galantes* de Rameau à la Fondation Gulbenkian de Lisbonne, déjà sous la baguette de Garcia Alarcon), elle captive par son chant et enchante par son timbre d'une pureté toute cristalline, de même qu'elle fascine par l'incroyable agilité de ses vocalises. Dès son premier air *"Ye verdant plains and woody mountains"*, l'auditoire tombe sous le charme de cette artiste qui illumine littéralement la soirée par un naturel et une finesse d'interprétation admirables.



De son côté, le ténor britannique **Mark Milhofer**, dans le rôle d'Acis, lui offre une bien belle réplique, vocalement parlant – car par ailleurs l'artiste a plus l'âge d'être son père que son amant ! Il n'en possède pas moins un timbre suave et expressif qui convainc autant dans les moments d'éclats, comme dans l'air "*Love in her eyes sits playing*", que dans ceux plus expressément tendres et langoureux. Le Polyphème de la basse suédoise **Staffan Liljas** n'est pas en reste avec une voix sonore et une forte présence dramatique. Il se tire avec beaucoup de style et d'émotion, sans jamais le hurler, de ce rôle de « méchant ». Les deux ténors qui complètent la distribution vocale, l'italien **Valerio Contaldo** (Damon) et le suisse **Fabio Trümpy** (Coridon) n'appellent eux aussi que des éloges, tandis que **Maud Bessard-Morandas** (soprano), **Leandro Marziotte** (contre-ténor) et **Raphaël Hardmeyer** (baryton-basse) complètent la distribution (en formant le choeur).

Quant à la partie orchestrale, elle fait se mélanger – dans

une fusion tout simplement parfaite ! – l'**Orchestre de Chambre de Genève** et l'ensemble **Cappella Mediterranea**, **Leonardo Garcia Alarcon** "testant" ici cette "(ré)union" que lui a demandé le Grand-Théâtre de Genève où les deux formations joueront, ensemble, sous la baguette du chef argentin pour les représentations d'Idomeneo de Mozart en février prochain. Depuis son clavecin, il tire de son (double) ensemble un maximum d'expressivité instrumentale et de nuancement rythmique. On gardera tout particulièrement en mémoire les magnifiques prestations de **Monica Pustilnik** à l'Archiluth (pendant la mort d'Acis) et des deux cors naturels de **Matthieu Siegrist** et **Pierre Burnet** (pendant le duo d'Acis et Galatée, "*Happy We*", l'air le plus célèbre de la partition).

Leonardo Garcia Alarcon et **Julie Roset** sont le pivot de cette formidable réussite, et ce n'est que justice si le public leur fait une fête toute spéciale à l'issue du spectacle !

CRITIQUE, Opéra (en version de concert). GENEVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 12 novembre 2023. HAENDEL : Acis and Galatea. J. Roset, M. Milhofer, S. Liljas… Leonardo Garcia Alarcon (direction). Photos © François de Maleissye / Cappella Mediterranea.

VIDEO : Leonardo Garcia Alarcon présente la pastorale "Acis et Galatée" de Haendel

CRITIQUE, opéra. LISBONNE, Auditorium de la Fondation Gulbenkian, le 19 octobre 2023. JEAN-PHILIPPE RAMEAU : Les Indes galantes (Version de concert). S. Junker, J. Roset, M. Vidal, E. Crossley-Mercer. Chœur et Orchestre de la Fondation Gulbenkian / Leonardo Garcia Alarcon.

Aux côtés du magnifique Teatro de Sao Carlos, l'Opéra de Lisbonne (dont nous rendions compte en mars dernier d'une très belle production de Lucia di Lammermoor), l'**Auditorium de la Fondation Gulbenkian** est l'autre salle majeure pour la musique classique à Lisbonne (bien qu'il en existe une troisième, l'Auditorium du Centre Culturel de Belém, siège de l'Orchestre Métropolitain de Lisbonne). D'une capacité de 1200 places, avec son fond de scène en verre qui permet de contempler les arbres centenaires du parc dans lequel il a été construit, il offre une riche et très variée programmation musicale, et est bien sûr le lieu "historique" des fameux **Chœur et Orchestre de la Fondation Gulbenkian**. A l'aise dans tous les répertoires, du baroque à la musique contemporaine, c'est dans ce premier répertoire que nous avons eu la chance de les entendre : il faut dire qu'ils étaient dirigés par l'un des meilleurs chefs baroques du moment, le chef suisso-argentin **Leonardo Garcia Alarcon**. Quant à l'ouvrage mis à l'affiche (donné en version

de concert), c'était l'un des fleurons du XVIIIe français : ***Les Indes galantes*** de **Jean-Philippe Rameau**, ici défendues par la fine-fleur du chant baroque francophone, avec comme solistes les sopranos **Sophie Junker** et **Julie Roset**, le ténor **Mathias Vidal** et le baryton-basse **Edwyn Crossley Mercer**.



Dans un répertoire où il n'a guère de rival (si ce n'est peut-être Reinoud van Mechelen), **Mathias Vidal** fait montre de sa science du chant comme de son matériau vocal toujours aussi percutant, avec un timbre d'un solide métal et une diction incisive au service d'une expression toujours juste. De son côté, **Edwyn Crossley-Mercer** n'en réussit pas moins une fort convaincante incarnation d'Huascar, sans jamais avoir besoin de forcer le trait ou l'émission. A la fois puissant et nuancé, son grand-prêtre du Soleil n'appelle aucun reproche. Quant aux deux sopranos en lice, elles rivalisent de fraîcheur et de présence. La plus "aiguës" des deux, la jeune soprano française **Julie Roset**, éblouit par ce mélange de lumière et de grâce dont bénéficie les personnages de Hébé ou Zima. Sa

consoeur belge **Sophie Junker**, au timbre un peu plus corsé, rayonne enfin de sensualité et de charme, en Emilie comme en Fatime. Surtitrée bien évidemment en portugais, nul besoin pour nous du texte originel, tant la diction de chacun est à ce point limpide, magnifiant toute la fantaisie du livret de Louis Fuzelier.

Mais la plus grande satisfaction de la soirée vient de la grâce d'une phalange – dont on admire la précision autant que les nuances et le raffinement des timbres – et surtout d'un chef éminemment à son affaire dans Rameau, avec sa direction habituellement scrupuleuse et charpentée à la fois, attentive aux chanteurs et chaleureuse, vraie modèle de pulsation et de délicatesse mêlée.

Le lecteur s'étonnera-t-il qu'une *standing ovation* vienne récompenser l'ensemble des acteurs de cette superbe soirée ramiste ?

CRITIQUE, opéra. LISBONNE, Auditorium de la Fondation Gulbenkian, le 19 octobre 2023. JEAN-PHILIPPE RAMEAU : Les Indes galantes (Version de concert). S. Junker, J. Roset, M. Vidal, E. Crossley-Mercer. Chœur et Orchestre de la Fondation Gulbenkian / Leonardo Garcia Alarcon (direction). Photos © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Leonardo Garcia Alarcon raconte "Les Indes galantes" de Rameau

CONCOURS. LAURÉATS DU CONCOURS CORNEILLE 2019 : Bethany Horak-Hallett (1er Prix)

CONCOURS. LAURÉATS DU CONCOURS CORNEILLE 2019. Le 4ème Concours international de musique baroque de Normandie (12 – 15 septembre 2019), dédié au chant, a proclamé son palmarès final, dimanche 15 septembre 2019.

1ER PRIX (4000 €)
Bethany Horak-Hallett
(Mezzo-soprano, 30 ans, Royaume-Uni)

2E PRIX (2000 €)
Julie Roset (Soprano léger colorature, 22 ans, France)

PRIX DU PUBLIC (1000 €)
Julie Roset (Soprano léger colorature, 22 ans, France)

PRIX JEUNES TALENTS
(invitation à se produire dans la saison ou le Festival Européen Jeunes Talents) **Julie Roset** (Soprano léger colorature, 22 ans, France)


Concours Corneille
Premier Prix
Concours Corneille